

Alexis Rochon relate son retour sur le vaisseau *l'Indien*  
de l'Isle de France à Brest en compagnie de Poivre et de sa famille.

---

Extrait de *Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes Orientales* vol. III, p.425

\*

Quelques réflexions de JPM

Ce récit est pratiquement le seul que les biographes de Pierre Poivre ont exploité pour fixer les quelques dates marquantes de ce retour.

Le problème c'est que les dates mentionnées par Rochon ne sont pas exactes, nous faisons le point sur la chronologie du retour de *l'Indien* en France dans la base documentaire, au 26 mai 1773, date de l'arrivée à Brest.

On y lira que le vaisseau *l'Indien* quitta le Cap vers le 25 février après une escale d'environ trois mois, aussi peut-on s'interroger sur les raisons qui ont amené Rochon à raccourcir de plus de moitié la durée de l'escale au cap de Bonne-Espérance.

Dans son récit reproduit ci-dessous, la date d'arrivée au Cap (24 novembre) la durée de l'escale (40 jours) et la date d'appareillage (1<sup>e</sup> janvier) sont parfaitement cohérentes, il faut donc exclure une erreur typographique ou une mémoire défaillante.

La position du vaisseau indiquée par Rochon au 25 mars ne semble pas s'accorder avec les conditions favorables dans lesquelles cette navigation s'est passée : du 1<sup>e</sup> janvier au 25 mars, cela fait 85 jours pour faire grosso modo la moitié du parcours alors que Desroches, parti au milieu de janvier, mit 85 jours pour atteindre Brest. En revanche, la position indiquée de *l'Indien* au 25 mars semble compatible avec la réalité soit avec une traversée du Cap à Brest du 25 février au 26 mai 1773.

La falsification a donc consisté simplement à raccourcir la durée du séjour au Cap et à taire la date d'arrivée du vaisseau à Brest, mutisme curieux.

En date du 2 janvier 1773, dans une lettre au ministre, Poivre écrit : « *Je sens vivement, Monseigneur, le malheur d'être retardé aussi longtemps dans cette relâche du cap de Bonne-Espérance.* », sans préciser les raisons de ce retard.

En date du 15 février 1773, une lettre du capitaine d'Arros, commandant de *l'Indien* explique les motifs qui l'amènent à n'appareiller du Cap que dans « *le courant de février prochain pour n'avoir d'ici en France que de beaux temps et de belles mers.* ». Ses explications (mauvais état du vaisseau) sont plausibles quoiqu'un peu surprenantes : un équipage doit être nourri et payé pendant les jours de relâche, aussi un capitaine préférera diminuer son allure pour ménager son vaisseau que de retarder l'appareillage dans l'attente d'une époque plus favorable. On remarquera d'ailleurs que *l'Indien* ne semble guère avoir été ménagé, il n'a pas mis plus de temps pour cette traversée que la flûte *l'Isle de France* sur laquelle Desroches avait effectué la même traversée un mois plus tôt.

Il serait étonnant que ce retard n'ait été motivé que par l'attente de Pierre Sonnerat qui herborisait aux environs du Cap avec le naturaliste Thunberg<sup>1</sup>, aussi notre interrogation reste entière : nous n'avons pas trouvé d'autre motif à cet appareillage tardif que celui fourni par le capitaine, et nous ne comprenons pas les raisons qui ont amené l'abbé Rochon à falsifier la durée de l'escale au Cap.

\*

En bonus

Parmi les objets mentionnés dans les « *Dernières volontés* » de Sara Françoise Joséphine ép. Cossigny<sup>2</sup> en date du 12 janvier 1871, on trouve « *la bonbonnière en bois de palmier cerclée en or qui a été tournée pour sa grand-mère* (Françoise Robin, ép. Poivre) *par l'abbé Rochon pendant son voyage à l'île de France* »

(Information communiquée par René de Pusy La Fayette à sa « cousine » Amélie Morel dans une lettre du 3 janvier 1965).

\*

---

<sup>1</sup> *Voyages De C. P. Thunberg Au Japon , Par Le Cap De Bonne-Espérance* Volume 1, page 273 et suivantes

<sup>2</sup> Elle est la petite fille de Pierre Poivre.

===

*Retour de l'Isle-de-France à Brest.*

Je quittai l'Isle-de-France avec Poivre dans le mois d'octobre 1772<sup>4</sup> : le vaisseau *l'Indien* sur lequel nous étions embarqués était commandé par d'Arros, capitaine de vaisseau ; Poivre y était avec sa femme et ses enfants. Il n'est sorte de prévenance et d'attention que cet honnête capitaine n'eût pour ses passagers. Notre séjour au Cap fut de quarante jours; pendant ce temps nous eûmes la faculté d'étudier cette intéressante colonie. Le capitaine Cook était parti du Cap deux jours avant notre arrivée, pour son second voyage autour du Monde. Il avait attendu notre arrivée qui lui avait été annoncée, parce qu'il désirait avoir des renseignements sur la découverte des terres australes de Kerguelen. Le gouverneur Van-Plettemberg lui avait appris que deux vaisseaux français avaient découvert, au méridien de l'Isle-de-France, une terre par 48° de latitude sud qu'ils avaient côtoyée l'espace de 48 milles jusqu'à une baie dans laquelle ils allaient entrer, quand ils furent chassés en mer et séparés par un coup de vent. [...]

Cook ne quitta le Cap de Bonne-Espérance que le 22 novembre 1772, et nous arrivâmes le 24 du même mois. [...]

Poivre ne pouvait se lasser d'admirer les plantes et les fleurs qui croissent dans les environs de la ville du Cap. [...]

Vander Spoei, alors propriétaire du grand Constance, invita l'intendant Poivre à un dîner sur son habitation : je l'accompagnai ; en nous y rendant, nous passâmes par un bois dont les feuilles ressemblent assez à celle de nos saules. Un duvet blanc recouvre chaque feuille, et lorsque le vent l'agite, elle brille comme une lame d'argent. C'est cet éclat trompeur qui a fait donner à ces arbres le nom d'arbres d'argent, (*protea argentea* ). Après avoir passé ce bois, nous rencontrâmes sur notre route plusieurs vignobles : la vigne n'est pas soutenue par des échelas, et les grappes tombent à peu de distance de la terre. Ici on ne recueille le raisin que lorsqu'il est bien cuit par le soleil. Il faut avouer que la route du Cap à Constance n'offre que l'aspect d'un pays inculte ; cependant nous visitâmes le jardin de la Compagnie à Neuhausen, et Poivre fut surpris de rencontrer, au milieu d'une terre aride, un lieu plus fertile et presque aussi bien cultivé que le jardin de la Compagnie, dans la ville du Cap. Les approches du vignoble du grand Constance se font remarquer par une longue allée de chêne. La maison est entourée de larges fossés : elle est dans une agréable situation. Vander Spoei l'habitait avec sa femme, qui était fille d'un français réfugié. Cette femme avait conservé pour la nation française une prédilection tout-à-fait particulière. C'est un sentiment qu'elle partageait avec tous les descendants des réfugiés français qui, depuis l'édit de Nantes, avaient été forcés de s'expatrier ; ils avaient formé, à peu de distance du Cap, un établissement que l'on nomme encore aujourd'hui la petite *Rochelle*. L'accueil que ces bonnes gens firent à l'intendant Poivre et aux personnes qui l'accompagnaient, ne peut se rendre. Il nous fit servir de son vin de Constance tout le long du repas, et à dessert du vin de Bordeaux. Ce n'est pas ce qui nous fit le plus de plaisir, mais il fallut se conformer au désir de notre hôte, qui attachait infiniment de prix à l'excellence de ce muscat rouge, dont les plants avoient été, selon lui, apportés de Sciras, en Perse. Nous visitâmes ces vignes et celles du petit Constance, et nous ne quittâmes qu'à l'entrée de la nuit, et à regret, le bon Vanderspoei et sa femme. [...]

Ce fut à regret que je vis arriver le moment de quitter le Cap de Bonne-Espérance, où le gouverneur van Plettemberg, le major van Prenh, le conseiller Berg se firent un vrai plaisir de me procurer les productions peu connues de cette contrée éloignée. Il est ici de mon devoir de leur en témoigner, au nom de ceux qui s'intéressent au progrès des connaissances, ma sincère reconnaissance.

---

<sup>3</sup> Nous avons négligé les nombreuses considérations sur la colonie hollandaise du Cap, renseignements géographiques et ethnographiques, pour ne retranscrire que les quelques événements relatifs aux voyageurs.

<sup>4</sup> Le capitaine d'Arros et Poivre précisent : départ de l'Isle de France le 20 octobre 1772.

*Retour du Cap de Bonne-Espérance à Brest.*

Notre vaisseau quitta le Cap le premier janvier 1773 ; le capitaine d'Arros dirigea sa route sur l'Ascension [...]

J'avais imaginé un moyen que je croyais propre à donner la profondeur de la mer entre l'Afrique et l'Amérique, et j'avais construit, en conséquence, une machine très-simple, dont je désirais faire l'essai. [...] Mes espérances, lorsque j'en fis l'essai, en pleine mer, entre l'Afrique et l'Amérique, par un tems calme, par la latitude observée de 2° 7 nord, et par la longitude observée de 16°, ne se réalisèrent point par la difficulté d'apercevoir, sans doute, un fuseau aussi peu remarquable au milieu des vastes plaines de l'océan. Ce fut le 25 mars 1773 que je fis, par le tems le plus favorable, cette épreuve à laquelle j'attachais beaucoup d'intérêt. [...]

Mon retour du Cap à Brest n'offre plus rien d'intéressant, que des observations nautiques que je dois ici supprimer; [...]

\* \* \*